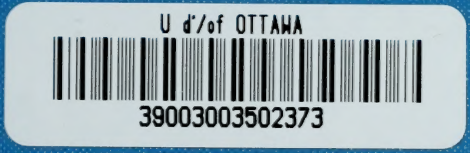
PQ
2603
.O248R6
1919

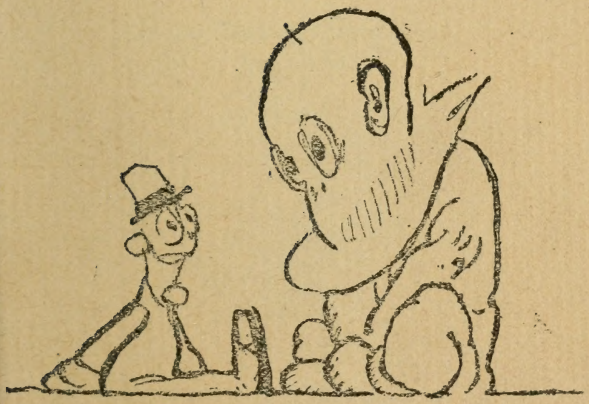


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/rollmopsledieuas00bofa

ROLLMOPS

LE DIEU ASSIS



Tous droits réservés.

—

Copyright by Société littéraire
de France.

1919

JUIN 29 1973

GUS BOFA

ROLLMOPS

LE DIEU ASSIS

ROMAN

PARIS
SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE FRANCE
10, RUE DE L'ODÉON, 10

1919

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2603
.O248R6
1919

A Pierre Mac Orlan.
Affectueusement.
G. B.

I

NAISSANCE DE ROLLMOPS

Si Désiré Rollmops fut dieu, ce fut bien vraiment pour ses seules qualités personnelles, car il n'y avait encore jamais eu de dieux dans sa famille.

Son père, qui était rentier, mourut quelques années avant sa naissance.

Sa mère vécut trop pour éviter le petit scandale de cette conception tardive et

Le père de Rollmops.
(D'après le tableau de Philippe de Champaigne.)

La mère de Rollmops.
(D'après la statuette de M. Matisse.)

juste assez pour le mettre au monde. Elle le portait depuis sept mois.

Telle fut la nativité de ce jeune dieu, mêlée, comme il convient, d'un peu de merveilleux.

Un des ancêtres les plus honorable de Rollmops.

II

L'ENFANCE DE ROLLMOPS

Durant ses trois premières années, on ne possède point de détails sur la vie de Rollmops.

S'il ne les passa pas entièrement dans la couveuse artificielle qui fut son premier berceau, au moins eût-il pu le faire sans

simplifier la tâche de ses historiographes, tant il remua peu d'air dans le monde jusqu'à cet âge.

Nous l'y retrouvons assis dans un fauteuil-chaise surélevé, le cou noué d'une serviette qui porte cette gracieuse devise : « Bébé est sage ».

Telle paraît être déjà son unique fonction : *être sage*, avec mutisme, obstination et patience.

Il est en outre propriétaire, par voie d'hoirie, d'un titre de rente de francs : (douze cents), mais ne semble pas, pour cela, avide de jouir de la vie et de faire le « jeune homme ».

A partir de trois ans on peut suivre de plus près les faits et gestes du héros qui

La tante de Rollmops (scène d'orgie).

consistent à rester modestement dans son fauteuil-chaise, ce pendant que la vieille tante qui l'a recueilli mène une vie de

débauche et de luxe avec les petites rentes de son neveu.

Ce, jusqu'à l'âge de huit ans.

Telle fut l'enfance de Désiré Rollmops.

III

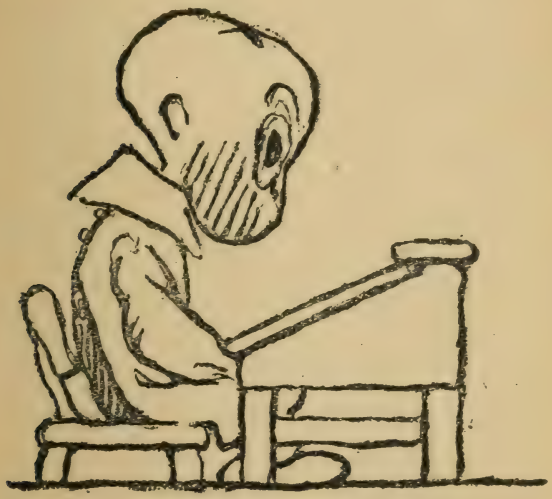
PREMIÈRES PAROLES DE ROLLMOPS

De son fauteuil-chaise, Désiré Rollmops passa, sans transition, dans un banc-pupitre à l'institution Logrenouille. Tout porte à croire qu'il fut transféré à bras de l'un à l'autre, n'ayant point appris, que l'on sache, à se servir de ses jambes.

Rien n'indique non plus, à cette époque, qu'il ait su parler. Au moins le professeur Logrenouille ne songea-t-il jamais à s'en

M. Logrenouille, chef d'institution.

assurer, durant les quatre années que l'élève Rollmops, en son banc-pupitre, fit partie de son mobilier scolaire.



Il le considérait comme un élève « particulièrement sage », « faisant son possible

pour mériter trimestriellement « son certificat de sagesse ».

Après quatre ans de présence, le professeur Logrenouille (qui le voyait grandir chaque jour et diminuer en raison inverse son bénéfice de directeur-économe), lui suggéra qu'il n'était point décent de le garder dans une institution de tout jeunes enfants, comme était la sienne et qu'il devait se séparer, à regret, de lui et de sa petite rente.

Il fut fort surpris d'entendre parler l'élève Rollmops (c'était la première fois), qui lui répondit courtoisement : « Je m'en fous ! » et sortit de son banc-pupitre sans esprit de retour.

IV

ROLLMOPS CHANGE DE DOMICILE

Il en trouva aussitôt au lycée Bernouilli, où M. Logrenouille le fit entrer, un autre, d'un modèle analogue (sauf qu'il fut noir au lieu d'être jaune). Mais Désiré était déjà, malgré son âge tendre, cuirassé contre de semblables surprises : il s'adapta aisé-

ment à son banc-pupitre, noir, sis en la classe de septième A (c'est ainsi que l'on disait à cette époque).

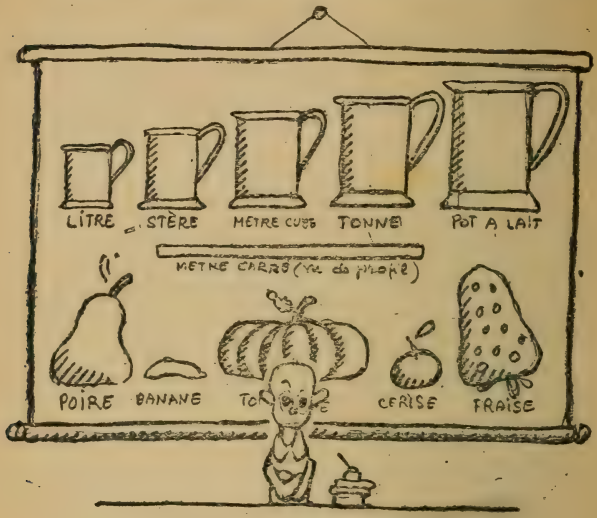
V

ROLLMOPS S'INSTALLE

Il se trouva que cette retraite de quatre années à l'institution Logrenouille, à l'abri de toute tentation de travail et loin de tous exercices scolaires, avait étrangement mûri l'intelligence de Désiré Rollmops.

Il eut le tact de n'en rien montrer et vit succéder au mépris de M. Logrenouille celui de M. Taupe, professeur de l'Université. Il continua d'être un élève *sage* et s'agglomèra parfaitement, dès le début,

dans l'esprit de M. Taupe, à l'image d'un tableau placé derrière lui sur le mur, qui



Rollmops au « banc d'honneur ».
(Décor de la Maison Ch. Delagrave.)

représentait des mesures de bois remplies de légumes, et rangées par ordre de tailles décroissantes.

M. Taupe, professeur de l'Université.

VI

SUITE DE L'INSTALLATION DE ROLLMOPS

Il y avait, dans la classe de M. Taupe, un banc, le dernier, séparé des autres bancs par deux rangées de bancs vides, et qu'il nommait, par antiphrase, le *Banc d'honneur*. C'est là qu'il reléguait à temps les cancres et les élèves dissipés.

Désiré s'y installa, par une sorte de

subconscience de son vrai mérite, dès le premier jour et n'en bougea plus (1).

(1) Cet isolement volontaire du monde se retrouve dans la vie de tous les dieux connus et sert à mûrir, peut-on penser, dans leur « moi » la notion, un peu impudente *a priori*, de leur divinité. Ainsi pénétra dans l'esprit de Rollmops cette idée lente qu'il était fait d'autre limon que ses camarades (si l'on peut user de ce mot).

VII

ROLLMOPS ACHÈVE DE S'INSTALLER

Quand vinrent les vacances, la classe de septième A fut fermée comme toutes les autres classes.

Il est impossible de retrouver si Désiré passa ces deux mois à errer dans les bâtiments déserts du lycée ou s'il resta à son *banc d'honneur* jusqu'à la « rentrée ».

Cette dernière hypothèse est rendue vraisemblable par le fait qu'on le retrouva à

cette même place lorsqu'on vint repeindre les tables et balayer le sol avant l'arrivée des nouveaux élèves.

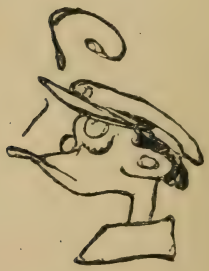
Quoi qu'il en soit, il reprit dès la rentrée,

Rollmops envisagé comme élève de 7e A.

avec la même assiduité, le cours des travaux scolaires de la septième A. A savoir : de prendre la file derrière ses condisciples, toutes les fois qu'ils se mettaient en rang, entrer et sortir en même temps qu'eux et,

par ailleurs, ne prêter aucune sorte d'attention aux propos de M. Taupe.

Il est probable qu'il ne comprenait pas bien le but et l'importance de l'instruction secondaire.



VIII

PREMIÈRE ET DERNIÈRE LECTURE DE ROLLMOPS

Au bout de sa troisième année de septième A et malgré cette inattention studieuse, il s'aperçut un jour, en ouvrant un livre qu'on lui prêta, qu'il pouvait fort bien lire, ce qui pourrait prouver que la science est subjective et démontre surtout l'excellence de la méthode didactique du professeur Taupe.

Ce livre était un fort volume, apparte-

nant à un voisin occasionnel du « banc d'honneur ». Il avait pour titre : *La vie*

Rollmops est tenté par le démon.

amoureuse de Mme F... (souvenirs d'une fouettée !) Désiré Rollmops le lut avec le

plus grand soin, depuis le faux titre jus-

qu'à la dernière page ; il lut encore la table des matières, revint au titre imprimé

sur le dos, puis le rendit enfin à son propriétaire, qu'il remercia poliment.

Il n'avait pas compris un mot de cette troublante histoire et désormais s'abstint de lire comme d'un effort inutile.

IX

ROLLMOPS MET DES LUNETTES ET VOIT CLAIR EN SOI

C'est à peu près à cette époque que l'idée nette de sa propre *divinité* commença de se former en son cerveau.

Non pas qu'il eût une notion exacte de ce que pouvait représenter ce mot ; mais il était parvenu, on ne sait où et comment, à glaner, parmi les ternes heures de classe, les éléments de cette flottante image d'un « dieu » :

Un monsieur d'origine mystérieuse — plus ancien que les autres — obligé d'en-

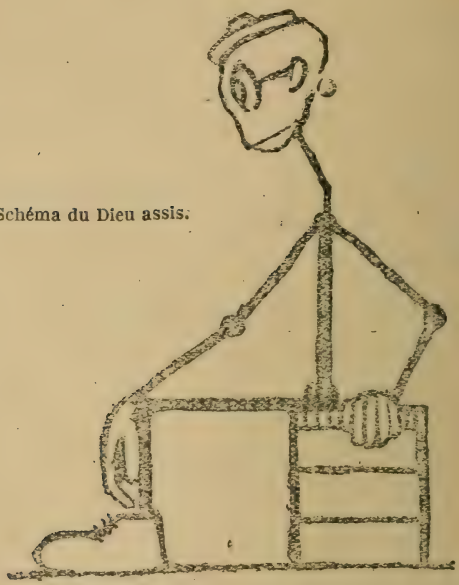


Schéma du Dieu assis.

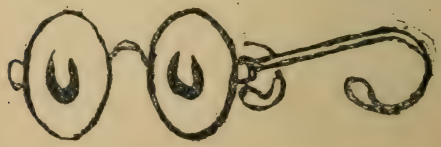
tendre des propos à lui destinés, et à quoi il ne comprend rien — enfin, myope.

Le médecin du lycée Bernouilli.
(Réduit au 100,000e.)

Il advint justement que le médecin du collège, qui était *énorme*, manqua d'être télescopé au coin d'un couloir par l'élève Rollmops qui affirma ne l'avoir pas vu.

Il le traîna, sur-le-champ, à son domicile et lui octroya, d'office, une couple de lentilles d'une puissance singulière, prises dans une forte armature d'acier qui le rendirent, enfin, aveugle.

Cet événement microscopique fut la petite secousse qui cristallisa brusquement la foi en soi-même de Rollmops. Il admit désormais qu'il était dieu, quoi que cela pût signifier.



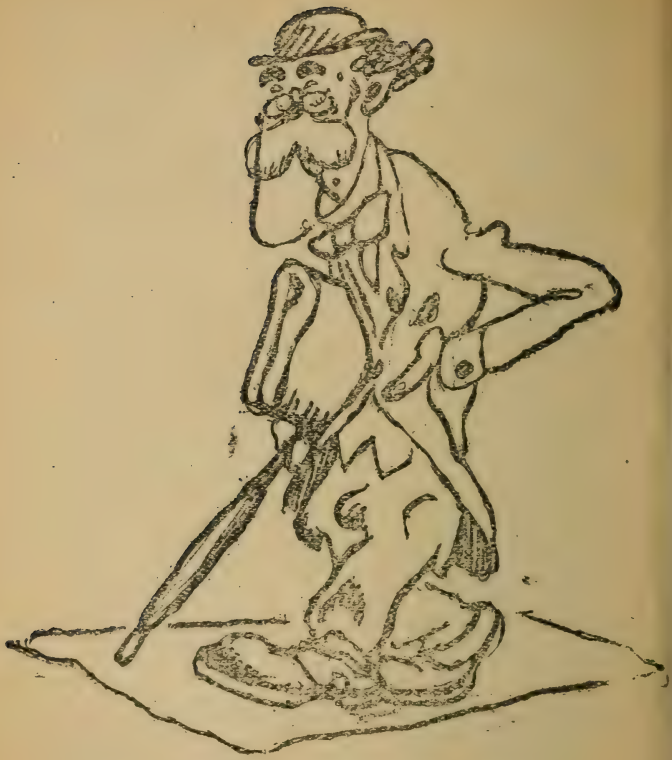
X

PREUVES DE LA DIVINITÉ DE ROLLMOPS

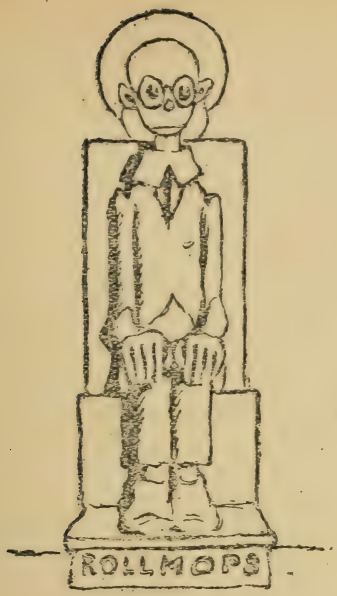
Il n'en conçut d'ailleurs aucune joie ou vanité puérile. Il appliqua seulement, de ce moment, toute sa persévérance passive et son inertie naturelle à enrichir en lui cette précieuse notion.

S'il eût été un dieu ordinaire, ayant étudié, il eût compris qu'il lui fallait, par définition, fonder une religion.

Il n'en eut point cure — et cette insou-



L'auteur intervient pour placer un mot d'exégèse.



Rollmops-aux-Lunettes.
(Image définitive du Dieu assis.)

ciance de tout prosélytisme fut la véritable originalité de son caractère divin.

La Révélation à de vulgaires cerveaux humains est, en quelque sorte, une déchéance pour un dieu qui se respecte, et Rollmops eut plus de tact, pensons-nous, en restant résolument hermétique et ésotérique.

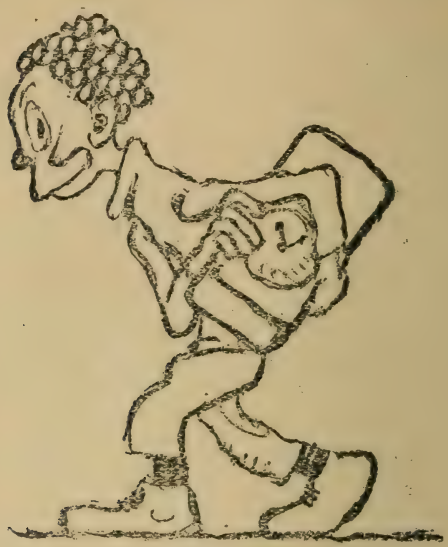
Ainsi prend-il mieux, à nos yeux, la vraie signification de ce qu'il fut : une grandiose et simple incarnation de la Force d'Inertie Universelle.

XI

ROLLMOPS MÉCONNU PAR SES PAIRS

Il y avait cette année-là, en septième A, un jeune héros de 8 ans, nommé Turpot, doué d'une imagination démoniaque pour le désordre et les maléfices. Sa vie scolaire se passait en travaux mystérieux et compliqués mais dont le but final était toujours la vexation de l'administration et singulièrement de M. Taupe : les becs de gaz qu'il nommait des « rostos », les calorifères, les

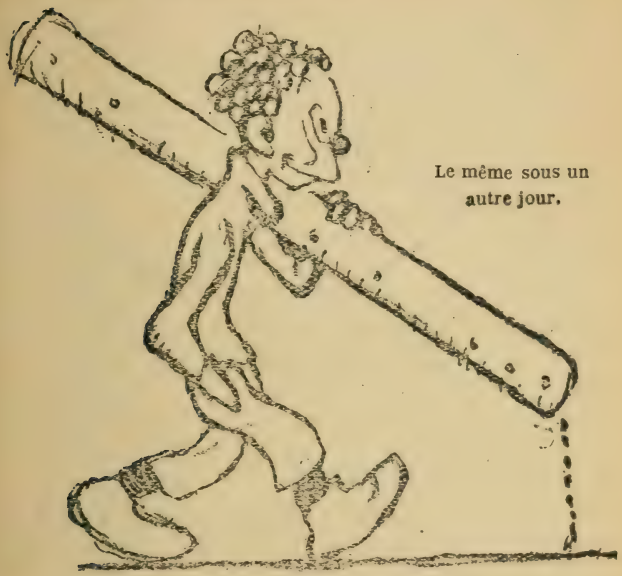
encriers, et, de façon générale, tous les accessoires innocents de la classe et de ses



Turpot le malicieux.

dépendances étaient continuellement détournés de leur usage primitif et ration-

nel par ses mains habiles et utilisées aux fins les plus déplorables.



Le même sous un autre jour.

Le hasard des compositions malheureuses l'échoua, au « banc d'honneur », aux côtés de Désiré Rollmops.

Aucun élève, cette année-là, ne l'avait encore vu de si près et Turpot le contempla d'abord avec une certaine stupeur.

Dans le même temps, en effet, qu'il grandissait en sagesse, Rollmops poussait en hauteur, comme si son esprit distrait ne pensait point à y mettre le holà; de sorte que sa figure, et les lunettes qui la recouvraient, dominaient d'une hauteur incroyable la tête sale du jeune Turpot.

A peine remis de son émoi, celui-ci, qui ignorait l'art des présentations, adressa la parole à son auguste voisin.

Avec une confiance charmante, il livra à Rollmops un projet que formait déjà son esprit fertile, dès l'inspection des lieux : « Eha ! dit-il d'une voix concentrée, on va rigoler : les vis de la table sont petées, on

va la démancher doucement et on la foutra par terre ! »

Cette suggestion n'avait rien pour rebuter Désiré Rollmops *a priori,* mais il n'en comprit point le sens caché, faute d'avoir appris l'argot. Il ne répondit pas et son silence embarrassa un peu Turpot.

« C'est vrai que t'es un enfant naturel ? » reprit-il abandonnant son idée première.

« Je suis dieu ! » répondit simplement Rollmops, suivant la sienne. Et ils ne causèrent pas plus avant.

XII

SUITE DU PRÉCÉDENT

Après la classe, Turpot communiqua aux autres le résultat de sa conversation avec le « phénomène ».

Aucun n'avait une idée immédiate de ce que pouvait être un dieu à lunettes et muet. Toutefois le mot éveilla-t-il chez eux une sorte de considération mystique pour Rollmops, qui commença de leur paraître formidable et inquiétant.

Mais Turpot, qui avait eu le loisir de se reprendre, remit les choses au point : « C'est une gourdée ! » dit-il.

Et cette seconde notion paraissant à tous bien plus facile à assimiler, ils l'adoptèrent de préférence à l'autre.

XIII

ROLLMOPS ENTERRE DÉCEMMENT SA TANTE

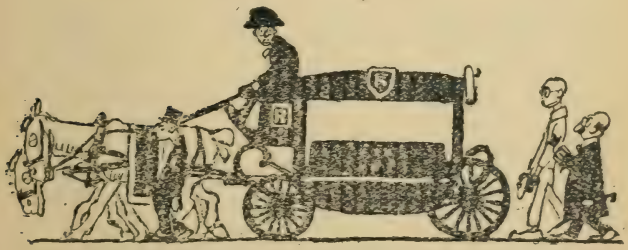
L'année suivante, Rollmops atteignit sa seizième année et perdit sa tante, ou, pour parler exactement, sa tante mourut.

Cet événement n'était pas de nature à l'intéresser, alors même que cette mort eût été superbement tragique ou magnifiquement glorieuse, au lieu que simplement prosaïque, voire crapuleuse.

Mais le censeur du lycée, qui s'était mis

en frais d'émotion pour annoncer la chose à Rollmops, ne lui permit pas de ne se point émouvoir lui-même. Il décida qu'il le conduirait en personne aux obsèques de la vieille dame, pour l'assister dans cette « douloureuse épreuve », qu'il l'aiderait à avoir du courage « jusqu'au bout », et lui fit donner par la dame de l'économat une paire de gants noirs, comme c'était d'usage pour les internes, depuis un siècle.

Rollmops, flanqué du censeur grave et



La dernière vadrouille de tante Rollmops.

recueilli, accompagna donc consciencieusement sa dernière parente, ou tout au moins ce qui en restait, jusqu'à sa dernière demeure; le caveau attendait grand ouvert (sans doute pour renouveler l'air, depuis le temps!) sous un ciel gai de printemps. Rollmops suivait toujours ce qu'il voyait avec attention s'il n'y prêtait aucun intérêt.

Il considéra avec soin la disparition de la boîte où était sa tante inconnue, attendit une heure durant (rien ne le pressait) que la porte fût fermée, scellée et balayée, puis demanda aux fossoyeurs qui s'en allaient si « c'était fini ».

— C'est fini, dirent-ils.

— *Tout à fait* fini? insista Rollmops.

— Aussi fini que possible, dirent-ils encore.

— Alors je puis m'en aller?

— Ma foi, oui, monsieur, vous le pouvez.

Alors Rollmops partit et regagna le lycée au bras du censeur ému, qui tenait à le soutenir contre une subite et brutale explosion de douleur, qu'il redoutait. Ce fut la première sortie de Rollmops.

XIV

SECONDE SORTIE DE ROLLMOPS

L'année suivante, la coqueluche faisant des siennes dans la classe de septième A, on licencia les élèves, et le matériel fut désinfecté. On eût pu désinfecter aussi Rollmops à ce titre. On préféra le mettre en congé comme les autres élèves.

Rollmops partit donc et se dirigea tout droit vers la pension Logrenouille. Il donna le bonjour à M. Logrenouille et lui exposa sa situation.

M. Logrenouille consentit, « malgré son âge au-dessus de la moyenne », à lui rendre, dans la classe enfantine, sa place restée libre ; toutefois lui conseilla-t-il de prendre un peu l'air et lui donna congé pour la journée.

XV

ROLLMOPS ET L'AMOUR

Étant donné Rollmops, il n'y avait pas de raison, s'étant mis en marche, pour qu'il s'arrêtât jamais, à moins que d'être arrêté.

Il le fut par une dame de forte pointure, au parler rauque, qui le heurta au coin de la première rue.

Il fut saisi par le bras, immobilisé rudement et interrogé sévèrement :

Rollmops est tenté pour la seconde fois.

— Où c'est qu'tu vas, gros sournois?

Encore que ni gros ni sournois, Rollmops ne douta point qu'il dût répondre.

— Nulle part, dit-il.

— Viens chez moi, dit la dame.

Et Rollmops la suivit.

XVI

SUITE ET FIN DU PRÉCÉDENT

Le logis de la dame n'avait rien pour étonner un dieu, même modeste. Rollmops y choisit dès l'entrée une petite chaise dans le coin de la cheminée et s'y établit fortement.

La dame, après quelques menus rangements, l'y découvrit, le regarda et conçut une faible opinion de son expérience amoureuse. Elle prit donc d'autorité la direction de l'affaire :

— Donne-moi cent sous, dit-elle.

Rollmops chez la courtisane.

Rollmops les lui tendit et avec une telle docilité qu'elle eut un remords :

— Donne-moi encore trois francs, enchérit-elle.

Ayant empoché, elle ajouta : « Déshabille-toi ! »

Ce que disant, elle lui donna l'exemple. Rollmops n'avait pas un esprit curieux ; toutefois, avons-nous dit, observait-il soigneusement ce qu'il voyait.

Il ne put ne pas remarquer que le corps de la dame, dépouillé des artifices de la toilette, différait du sien propre, par excès et par défaut, d'une façon notable. Cette remarque l'affermit dans la conviction qu'il était un être assez exceptionnel.

Pendant qu'il suivait cette idée, la dame poursuivait la sienne avec conscience et persévérance. Ils arrivèrent ensemble à leurs conclusions.

— C'est pas possible, t'es pas un homme ! dit la dame.

— Je suis un dieu, dit Rollmops.

Et de ce moment la dame perdit toute autorité :

— Tu ferais mieux de rentrer chez toi, dit-elle avec un peu d'angoisse.

Rollmops n'avait pas d'avis personnel sur la question, mais il agit exactement comme s'il approuvait cette suggestion. Il s'habilla, salua et sortit pour rentrer à la pension Logrenouille.

« Que me voulait donc cette dame ? » pensa Rollmops une fois dans la rue.

Telle fut la seconde sortie de Rollmops.

XVII

ROLLMOPS ET LA GUERRE

Cette année-là, la 20e après la naissance de Rollmops et la 1914e de l'ère chrétienne, le monde fut remué par un incident considérable : la guerre éclata entre la France, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Rollmops ne savait point ce qu'était la guerre, non plus que l'Allemagne ou l'Autriche-Hongrie.

Cet événement devint cependant pour lui

Rollmops prend contact avec la réalité.

une réalité (pour autant qu'on peut employer ce mot à propos de Rollmops) en la personne d'un homme vêtu de noir, avec une casquette noire et des boutons de cuivre, qui lui demanda ses papiers comme il quittait pour la seconde fois la pension Logrenouille.

— Je n'en ai pas, dit simplement Rollmops, et c'était la propre vérité.

— Ne faites donc pas l'idiot et montrez-moi vos papiers, insista l'agent.

Et, à ces cinq mots, soixante personnes s'arrêtèrent et se formèrent en cercle.

Rollmops se tut et attendit qu'on lui dît ce qu'il devait faire.

— Vous ne voulez pas? dit l'agent... Vous ne voulez pas? Eh ben, nom de Dieu, votre compte est bon!

L'opinion publique juge sévèrement Rollmops.

Rollmops fut réconforté par cette assurance que son compte était bon, et il partit vers le poste de police, flottant horizontalement au poing du sergent de ville.

Schéma de l'enlèvement de Rollmops par l'autorité compétente.

Le sieur Logrenouille, mandé à la suite d'un premier interrogatoire, y arriva peu après lui et prit chaudement sa défense :

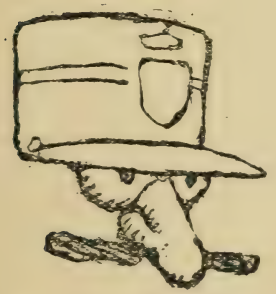
— Il est inoffensif, monsieur le Com-

Le commissaire devant qui comparaît Rollmops jette sur lui un long regard scrutateur.

missaire, dit-il en substance ; c'est un pâle crétin, aux trois quarts loufoque, qui se

croit dieu et prophète. Je me porte garant qu'il est trop bête pour n'être pas honnête !

Grâce à cette intervention affectueuse, le commissaire les renvoya tous deux, en priant Logrenouille de mettre son élève en règle avec l'autorité militaire.



XVIII

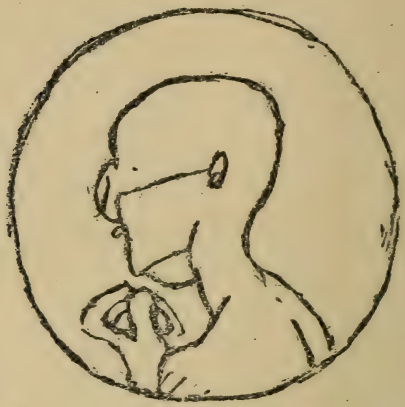
ROLLMOPS ET LES HOMMES NUS

M. Logrenouille n'eut garde d'y manquer. Il fit toutes les démarches nécessaires pour l'enrôlement de Rollmops avec une sorte de joie patriotique. Il lui semblait ainsi partir un peu lui-même pour la frontière. Il portait à sa boutonnière une large cocarde tricolore, et ne lâcha Rollmops qu'à la porte du conseil de revision.

— Déshabillez-vous ! lui dit un gendarme dès la porte.

Le gardien des hommes nus.

Rollmops s'attendait à voir le gendarme se déshabiller en même temps et lui demander huit francs, mais il n'en fit rien et, lui désignant du doigt une foule de jeunes



hommes entièrement nus, il lui enjoignit d'attendre là.

Rollmops attendit là. Il fut déçu de constater, à quelques détails près, que tous

ces corps sans chemises ressemblaient beaucoup plus au sien que celui de la dame aux huit francs. Au total, son corps n'était pas très exceptionnel pour un corps de dieu, et il fut soulagé de voir arriver un cul-de-jatte dans sa petite voiture.

XIX

ROLLMOPS DEVANT LES DOCTEURS

A son tour, le major le regarda, le palpa et lui demanda s'il avait un cas de réforme.

— Non, dit Rollmops.

— Et ces lunettes? demanda sévèrement le major.

— On me les a données, expliqua Rollmops.

— Vous avez de mauvais yeux?

— Je ne sais pas, dit Rollmops.

Le major anonyme qui dépêcha Rollmops vers la gloire !

— Ne faites donc pas l'idiot! Ça ne prendrait pas avec moi, vous savez! Tenez, lisez ça!... Non! d'où vous êtes?

Rollmops tendit le cou et s'efforça sincèrement de lire les lettres, géantes ou naines, qui couvraient le tableau accroché au mur et que lui indiquait le major à grands coups de gaule.

Il les voyait parfaitement, lui sembla-t-il, mais il recula devant l'impossible tâche de prononcer le mot barbare, interminable et hérissé de consonnes, qu'elles formaient.

Il fit un geste vague et murmura : « Ça m'ennuie. »

— Ah! ça vous ennuie! rugit le major, et vous voulez probablement que, *sur votre parole,* je vous reconnaisse aveugle? Je porte des lunettes, donc je n'y vois pas!

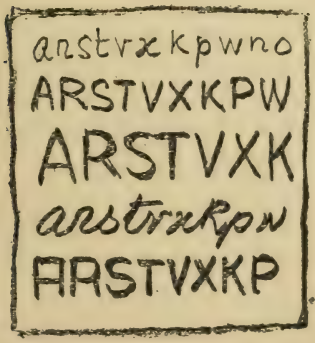
— J'y vois très bien, interrompit modestement Rollmops, qui ajouta cette restriction : « Pour ce que je fais ! »

— Et peut-on savoir ce que vous faites ? s'enquit le major, suant de colère contenue.

— Rien, dit honnêtement Rollmops.

— C'est un joli métier ! dit le major.

Et il le porta bon pour le service armé.



XX

ROLLMOPS SOLDAT

Quand M. Logrenouille abandonna Rollmops au seuil de la caserne, il se fût volontiers engagé aussi, malgré son âge et les risques du métier, pour la seule curiosité d'assister aux débuts de son élève dans la carrière des armes.

« *Rollmops soldat* » lui semblait le titre d'un vaudeville extraordinaire où l'on pouvait payer cher sa place sans crainte d'être volé.

M. Logrenouille en proie au délire patriotique.

— Ce sera marrant, se disait-il trivialement en retournant vers la gare. Quel dommage de ne pas voir ça !

Cela prouve seulement que M. Logrenouille ignorait tout du métier militaire, n'ayant jamais porté l'uniforme.

Rollmops, malgré, et à cause de son inertie étonnante, s'installa au contraire dans la vie de soldat, à la façon dont un caillou, lâché de haut, s'installe dans la chair d'une méduse. Son sergent, d'ailleurs, fut édifié sur son compte dans l'heure même qui suivit son arrivée.

— Qu'est-ce que vous faites dans la vie civile ? lui demanda-t-il.

— Je suis dieu, répondit Rollmops avec sa simplicité coutumière.

— Vous êtes dieu ! répéta le sergent,

qui le considéra une seconde sous sa capote trop courte, son calot trop petit et ses lunettes trop grandes, puis reprit :

— Dieu ! dieu de quoi ! dieu de mon derrière (1) ?

(1) Nous prions le lecteur de ne pas crier au scandale devant la vulgarité de quelques vocables : ce sont les paroles mêmes que l'histoire enregistra pour lui au sortir de la bouche du sergent.

Le sergent Cherubini, n° mle 6728, qui devint plus tard adjudant, puis syphilitique.

Rollmops
fait ses premières
armes.

Et comme Rollmops se taisait :

— C'est pas des boniments à sortir, ça,

mon vieux! ajouta-t-il gentiment; vous iriez dire ça à un cheval qu'il vous foutrait un coup de pied. Je vous conseille pas de raconter aux huiles que vous êtes dieu, ça pourrait vous mener loin!

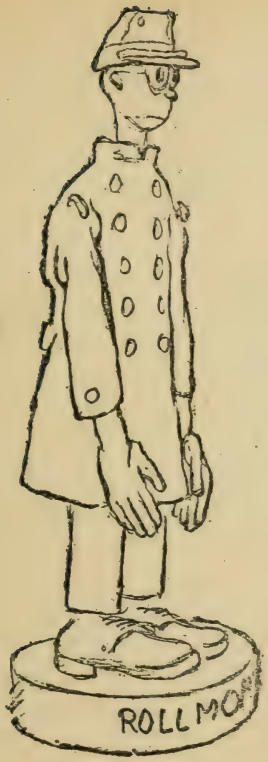
Lui-même, cependant, ne l'appela, désormais, plus autrement, et toute la section à son exemple : « Eha! bougre de Dieu... nom de Dieu de Dieu... Dieu de mes deux! » Le tout sans aucune nuance de respect, d'ailleurs.

XXI

ROLLMOPS APPREND LE MÉTIER DES ARMES

Une fois posée la situation et étant bien convenu qu'il était complètement piqué, mais, au demeurant, docile, la vie militaire fut assez douce à Rollmops.

Les services d'intendance et tous ses chefs, depuis le général jusqu'au sergent, s'occupaient pour lui des moindres détails de sa vie, moyennant quoi il n'avait qu'à se laisser faire « sans chercher à com-



Réincarnation de Rollmops
dans une « Collection de guerre ».

prendre », ce qui est le canon même de sa religion.

Il possédait, d'entrée de jeu, cette qualité essentielle du soldat : s'adapter immédiatement à n'importe quel ordre donné, comme un wagon à n'importe quel train, et de « ne pas s'en faire », comme on dit depuis ce temps-là.

Le sergent de Rollmops avait un plan d'éducation militaire aussi simple que sa conception de la guerre et un sens des réalités que ne possédait aucun général de l'époque, breveté ou non.

« *Dans la réalité,* disait-il à ses hommes en arrivant au terrain de manœuvre, on n'irait pas vous baguenauder à découvert en colonne par quatre pour vous faire

poisser une sale balle ou un schrapnel ; vous seriez planqués dans un trou, en peinard, et les huiles kif-kif. »

Ce disant, par une marche en tirailleurs à trois pas, il les conduisait derrière un pli de terrain, hors la vue de la caserne et de la route, et commandait : « *Section... halte ! planquez-vous et faites la pause, mettez vos baïonnettes, et si l'yeutenant s'amène on y court dessus en poussant des gueulements épouvantables pour y en foutre plein les yeux.* »

Puis il ajoutait :

« *Les amateurs de cric, à moi !* » et organisait sans plus tarder des patrouilles de débrouillards pour aller reconnaître les forces de « gnôle » qui pouvaient se dissimuler dans le voisinage.

Rollmops, assis dans un petit fauteuil d'herbe tiède, s'adaptait ainsi peu à peu à la vie guerrière.

XXII

L'ÉPREUVE DE LA GUERRE

A la caserne, Rollmops fut donc un soldat peu décoratif, mais, en somme, acceptable.

Encadré solidement à son rang par le sac, les cartouchières et les coudes de ses quatre voisins, il marchait comme un autre dans la poussière, suait ni plus ni moins que ses compagnons de route et s'arrêtait en même temps que la colonne.

Une fois en campagne, il fallut en appeler à ses qualités d'initiative, et c'est là qu'on le découvrit tout entier.

Parce qu'il était parmi les plus grands, il fut un des premiers appelés à veiller sur le sommeil de ses camarades, de nuit, sur une route, à l'orée d'un village. Sa mission était simple et grandiose à la fois, comme le sont d'ordinaire les missions de guerre : il s'agissait d'arrêter « tout le monde » et d'en exiger « le mot ».

— C'est bien convenu, lui dit le sergent, s'il vient quelqu'un, vous l'arrêterez et vous y demanderez le mot. C'est : « Masséna ». C'est compris ?

— Non, dit Rollmops.

— Bien, dit le sergent assez sèchement,

Rollmops ouvre l'œil sur les contingences.

ne faites pas le malin! c'est plus l'heure des blagues!

Rollmops, resté seul, contempla la nuit silencieuse et, tendant le cou, flaira la route, que ses lunettes grossissantes l'empêchaient de voir. Il était, pour la première fois de sa vie, vaguement troublé, tant la réalité immédiate l'entourait de partout, et il doutait de sa divinité.

De plus, il ignorait, de toute sa sincérité profonde, la raison de sa présence en ce lieu, et savait seulement qu'il n'avait pas le droit d'être inerte.

Un pas mou écrasa l'herbe à côté de lui et une silhouette le frôla, ballonnée de bidons entrelacés et trimbalant sourdement. Retour de quelque « corvée de vin » volontaire dans les environs.

La voix de l'ombre.

Rollmops ne pensa pas à croiser une baïonnette inutile et demanda avec douceur :

— Vous savez le « mot » ?

— Ta gueule ! répondit sommairement l'ombre aux bidons.

Et Rollmops sentit que ce n'était point là le mot à lui confié par son chef et qu'il n'était pas en lui de s'en pouvoir souvenir désormais.

Quand le sergent vint relever Rollmops, une heure plus tard, il crut, d'abord, à une attaque : l'obscurité grouillait devant lui d'une foule informe, d'où sortait un tumulte confus de voix assourdies, de craquements de roues et de piétinements sur le sol sonore.

Debout, au milieu de la route, Rollmops, inerte et résigné, certain d'avoir perdu à jamais le « mot » libérateur, empêchait de passer.

XXIII

ROLLMOPS EN CAMPAGNE (*suite*).

A partir de ce jour, Rollmops fut, de la part de ses chefs immédiats, l'objet d'une attentive sollicitude, basée sur une méfiance nette et déterminée.

Toute corvée, faction ou mission qui pouvait avoir pour effet de mettre en valeur sa fantaisiste personnalité, s'écartait de ses épaules, sans qu'il eût pensé à en former le désir.

Cette faveur, parfaitement injustifiée aux yeux de ses compagnons d'armes, lui valait pourtant une sorte de considération vague mêlée d'un solide mépris, qui pouvait bien constituer au total une foi rudimentaire en sa divinité.

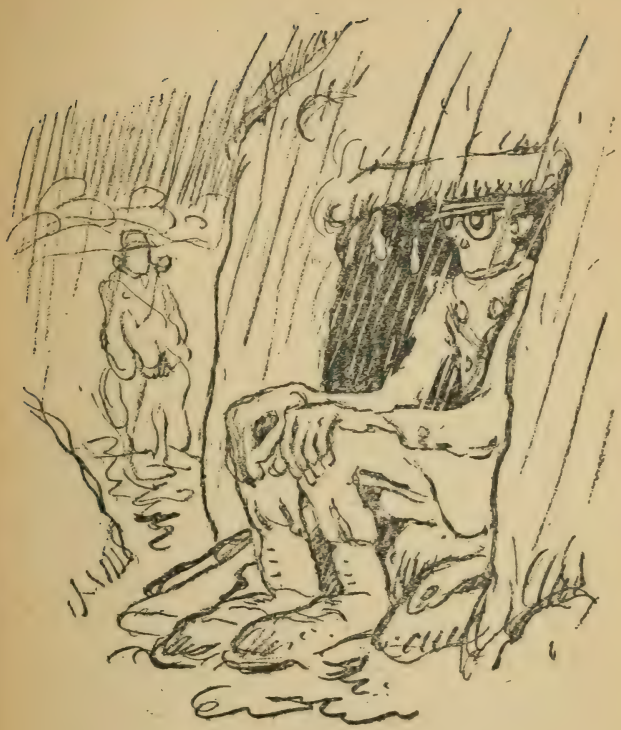
L'opinion de ses pairs s'établissait en effet selon cette formule : « C'est pas un bonhomme, ça ! » qui laissait dans le doute le caractère réellement humain de Rollmops.

XXIV

ROLLMOPS MONTE A LA TRANCHÉE

Pendant le mois de septembre 1914 (nous sommes ici en pleine histoire), cette personnalité humaine de Rollmops se perd dans la foule anonyme des hommes en campagne.

Cette période de sa vie fut occupée, comme celle de beaucoup de ses contemporains, à marcher en avant ou en arrière, à creuser des trous et à transformer du



Rollmops définitivement assis.

blé excellent en mauvaises litières. Nous le retrouvons enfin dans une tranchée où il ne marche pas en avant ou en arrière ou même de côté, mais plus du tout et où la paille manque autant que les paillasses.

Cette tranchée fournit à l'inertie singulière de Rollmops sa plus complète manifestation :

Dans la terre durcie du remblai il creusa, dès l'abord, une sorte de niche-banquette perfectionnée dans laquelle il s'assit aussitôt. Pour la première fois depuis trois mois, il n'avait pas besoin « d'agir » et il se complut dans cette idée « qu'il n'y avait rien de plus définitif qu'une tranchée, sinon une niche-banquette dans cette tranchée ».

XXV

ROLLMOPS SORT DE LA TRANCHÉE

Il avait compté sans l'esprit diabolique qui pousse les chefs de secteurs à faire des « coups de main ». Il est indispensable, pour faire des coups de main, de sortir de la tranchée, et c'est là une besogne assez désagréable en soi, sans compter la suite, pour expliquer le peu d'enthousiasme qu'y apportent d'ordinaire les hommes.

L'agent de liaison (personnage épisodique).

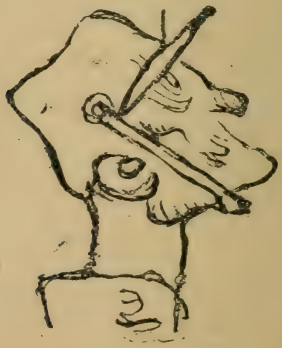
Un soir, l'agent de liaison du P. C. vint annoncer une de ces petites fêtes, du ton léger et digne à la fois de celui qui n'est pas invité et qui reste chez lui, n'étant pas assez bien habillé pour accepter une invitation de la dernière minute.

Les hommes, eux, se préparaient avec un air désabusé et comme blasé sur les plaisirs possibles d'une partie qui se renouvelait trop souvent.

Dans l'espèce, avait dit l'agent de liaison, il s'agissait de « *gaufrer un prisonnier boche pour avoir des tuyaux, le commandant ne sachant absolument quoi foutre dans son rapport* », *qui devait partir le soir même,* « *recopié en trois exemplaires, pour être mis au panier à l'arrivée !* » Cette explication étant donnée

sous l'entière responsabilité et du propre chef de l'agent de liaison, évidemment.

Le sergent, quatre hommes et Rollmops (parce qu'il se trouva sur le chemin des autres) grimpèrent sur le parapet avec, à peu près, la force vive d'un gaz trop lourd qui déborde et glisse le long d'un vase plein, et disparurent parmi les tronçons d'arbre mêlés de broussailles et de fils de fer.



XXVI

LA PATROUILLE

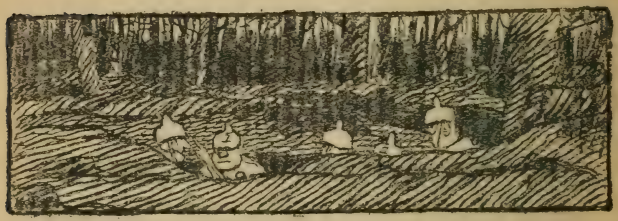
Il y a des chefs de patrouilles peu consciencieux (ils sont rares, mais il en est) dont la mission s'achève au premier trou d'obus rencontré, où ils attendent, tassés en rond avec leurs hommes, que le temps moralement nécessaire pour « rater un coup de main » soit écoulé.

C'est avec de telles opérations qu'on fera plus tard, si on en revient, les plus beaux

BIBLIOTHECA

récits de guerre, parce qu'aucun souvenir exact ne viendra troubler l'imagination du narrateur.

Le sergent de Rollmops n'était pas de ces patrouilleurs-là, et, d'ailleurs, il n'eut



La patrouille boche (position du soldat au repos).

pas le loisir d'hésiter, le hasard bienheureux l'ayant amené, du premier coup, sur une patrouille boche, qui faisait justement un petit quart d'heure de pause dans un entonnoir. On voyait, sous la lune, dépasser

inégalement leurs cinq têtes sales. Ils riaient.

Le sergent se coucha pour souffler. Les hommes se couchèrent, sauf Rollmops qui trouva pour s'asseoir un petit tabouret-tronçon d'arbre et s'y installa de l'air d'y attendre, non point la fin de la corvée, mais celle de la guere.

Mais dans son petit fauteuil-souche, Rollmops se rendait compte brusquement qu'il n'était plus le même Rollmops qu'aux temps, peu lointains cependant, des bancs-pupitres de la pension Logrenouille.

La réalité envahissait sa vie de partout, et les faits, précis et immédiats, le prenaient à partie si directement qu'ils le forçaient à l'action et à la vie.

Il *regardait* les choses, les *voyait* et

pensait à l'attaque imminente de la patrouille.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'il avait oublié son fusil, surmonté de sa baïonnette, dans la tranchée.

XXVII

ROLLMOPS SE BAT

Quand il eut pris tout le temps d'avoir les idées nettes, le sergent se mit à quatre pattes et dit avec la grande énergie qui convient à un chef : « En avant ! » et ils coururent en trébuchant dans la clarté laiteuse du sous-bois.

Dans le trou d'obus, les Boches levaient des têtes, soudain pâlies : leur premier geste fut de sortir, en grouillement d'insectes, de leur cuvette et de courir vers

leurs tranchées. Le second geste fut de continuer le premier, en l'améliorant si possible. Cette hâte eut pour effet de détacher du peloton un jeune poulain, un peu gras, qui ne put suivre le train. Celui-là fut

La patrouille boche (position du soldat désagréablement surpris).

« gaufré » selon la forte expression de l'agent de liaison.

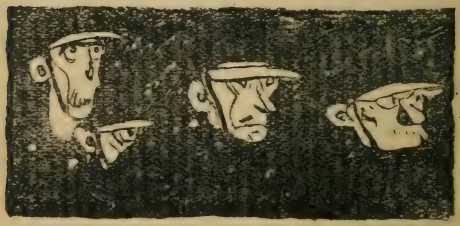
Mais à sa place, et gagnant sur la tête, Rollmops, l'ex-dieu assis, lancé à pleines jambes, courait derrière les Boches, avec

l'idée évidente de les faire prisonniers tous les quatre.

Rollmops en proie au délire héroïque.

Il atteignit le dernier assez rudement pour le faire choir sur un tronc d'arbre

éclaté, où il s'abîma. Le second s'arrêta, retourné, dans une sorte de trépignement grotesque qui prétendait à être une figure d'escrime à la baïonnette : celui-là perdit son fusil d'abord, son équilibre ensuite et reçut un coup de sa propre crosse dans le ventre, qui le laissa rêveur et loin des contingences, sur le champ. Les deux autres jetèrent leurs armes, levèrent leurs mains à peine pour dire : « Pouce, on ne joue plus ! » et suivirent Rollmops, qui les ramena, illuminé.



XXVIII

APOTHÉOSE

Rollmops revenait illuminé, suivi des deux Boches et fier de sa force.

Il se sentait solide et bien vivant, content d'avoir « agi » et couru dans l'air tiède du soir, content d'avoir frappé dur et abîmé de la viande humaine, content de se sentir vivre après avoir tué.

Les camarades qui l'avaient suivi et le virent aux prises avec les quatre hommes,

Rollmops et le 150.
(Rollmops, quoique invisible, joue dans cette scène un rôle important.)

puis revenant, vainqueur et souriant, ne le reconnaissaient pas, et, tandis qu'il se sentait devenir « homme », ils le pensaient vaguement demi-dieu.

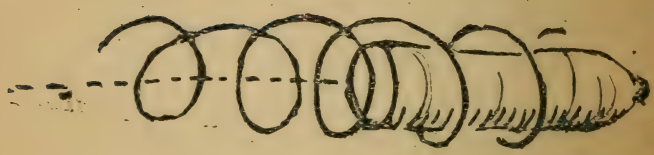
...A ce moment, de quelque part on entendit dans le silence, un murmure doux, le petit *chu-chu-chu* d'un obus en balade, égaré, Dieu sait pourquoi, dans ces parages, et qui sifflotait discrètement. Il se vulgarisa soudain en une explosion désordonnée et inconvenante, qui bourdonna longuement dans l'oreille des hommes.

Deux autres coups, moins proches, terminèrent la série, puis le sergent dit d'une voix très atténuée : « Y' vont fort ! », et ajouta aussitôt : « Et Rollmops ? »

Le petit tableau pour peintre de guerre que formaient Rollmops et ses deux pri-

sonniers avait disparu, comme effacé d'un seul coup de gomme.

A sa place ils trouvèrent un entonnoir de 150, dont le trou, plein d'ombre, prenait des profondeurs de gouffre.



XXIX

APRÈS LUI

La guerre ne fut pas finie pour cela. Il vint encore dans les mêmes tranchées un grand nombre de relèves, et dans la compagnie de Rollmops quantité de classes nouvelles bouchèrent les vides.

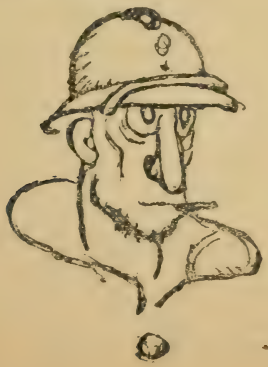
Trois ans après la disparition de Rollmops, un ou deux anciens, très anciens, commentaient encore sa gloire pour les jeunes venus.

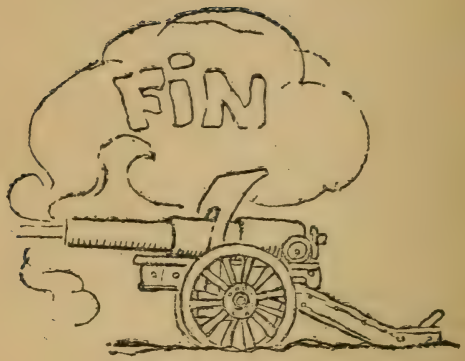
« Ce pauvre salaud de Rollmops, disaient-ils, c'était tout de même un drôle de mec ! Si i s'croyait dieu, c'est parce qu'il

était piqué, c'est entendu. N'empêche qu'il valait mieux avec sa figure de coin que vous autres avec vos faces d'ânes et vos airs de vouloir nous le mettre. Voilà un type, tenez, qui n'a jamais voulu toucher son pinard, ni sa gnôle, *MÊME QUAND IL Y AVAIT DU RAB!*

— Ah! disaient les néophytes impressionnés.

Tels furent les premiers apôtres de Rollmops, le dieu assis!





Fin de Rollmops et de son histoire.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE VINGT NOVEMBRE MIL NEUF CENT DIX-NEUF

PAR

L'IMPRIMERIE ORLÉANAISE

POUR

LA SOCIÉTÉ

LITTÉRAIRE DE FRANCE

206

374015 C

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of
Date Due

CE

a39003 003502373b

CE PQ 2603
.0248R6 1919
COO BCFA, GUS. ROLLMOPS,
ACC# 1315743